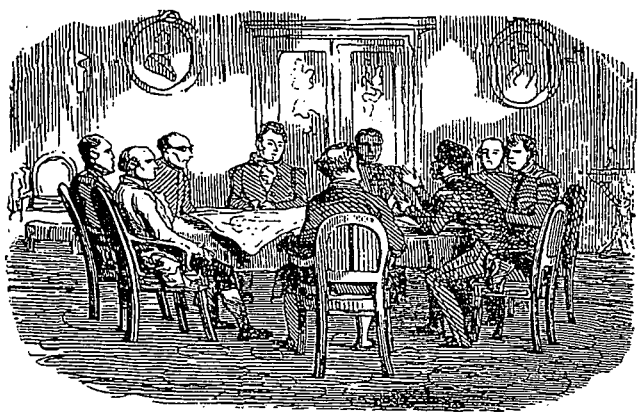
Après de telles paroles, on pense bien, qu'aucun des assistants ne s'avisa d'être d'un sentiment opposé à celui qui paraissait le plus flatter le maître ; le conseil se retira. La volonté forte d'effacer les revers de la Russie par de nouvelles victoires fit employer à Napoléon ce qu'il appelait *les grands moyens*, en donnant à l'opinion publique une impulsion et un élan aussi rapides qu'incroyables.

Tout marcha de front. Il fit rentrer sous les drapeaux 180,000 hommes, créa une artillerie et un matériel immense, forma les gardes d'honneur, et termina toutes les grandes affaires qu'il avait commencées, entre autres celle du Concordat, qui lui tenait le plus au coeur.



Le congrès de Prague

## VOICI NOTRE BATON DE PERROQUET POUR CETTE NUIT

Le moment décisif approchait ; le sort de l'Europe pouvait se décider dans une seule bataille. Napoléon allait avoir affaire à deux armées formidables, l'une russe, l'autre prussienne, qui toutes deux se croyaient sûres de la victoire, parce qu'elles avaient chacune leur souverain à leur tête.

Cet ennemi qui venait au devant de nous était de moitié plus fort en nombre ; il avait beaucoup d'anciens soldats et plus de six cents escadrons de cavalerie. Napoléon ne pouvait lui opposer que des bataillons de conscrits, tous fiers à la vérité, de remplacer de vieux braves, et bien décidés à se faire tuer pour sa cause et pour celle de la patrie.

Notre cavalerie ne comptait pas dix escadrons ; mais en revanche, nous avions une artillerie formidable.

Napoléon partit de Saint-Cloud le 15 avril 1813 à deux heures du matin, le 16 à minuit il était à Mayence.

Le 29 avril on arriva, le soir, à Eskarisberg ; Napoléon se logea militairement dans une des maisons situées sur la grande place de ce bourg. Cette habitation n'avait qu'une seule chambre à chaque étage, après l'avoir visitée, il dit en souriant au prince de Neufchâtel :

—Voici notre bâton de perroquet pour cette nuit.

La suite de l'Empereur occupa les degrés de l'escalier, le rez-de-chaussée et les paliers. Le bataillon de la garde établit ses bivouacs et alluma ses feux sur la place même.

## L'ENGAGEMENT DE POZERNA

Le 1er mai, à la pointe du jour, les avant-postes signalèrent une forte arrière-garde ennemie, qui s'était établie sur les hauteurs de Pozerna.

Napoléon monte à cheval et va lui-même reconnaître la position : c'est le défilé de Rippach qu'il faut traverser pour déboucher dans les plaines de Lutzen. Ces hauteurs sont occupées par Wintzingerode, avec du canon et de la cavalerie.

Aussitôt l'Empereur ordonne aux troupes d'enlever cette position : c'est la division Souham qui est d'avant-garde. Cette belliqueuse jeunesse s'avance, et l'attention des vétérans se porte aussitôt sur ses manœuvres.

L'action s'engage ; de chaque côté on se bat avec acharnement égal ; mais dès le début, l'armée fait une perte cruelle : le maréchal Bessières est tué raide par un boulet.

A peine dix minutes se sont-elles écoulées que l'ennemi commence à reculer sous la mitraille de l'artillerie de la garde. Bientôt les jeunes soldats de Souham s'emparent des hauteurs. La division Girard, qui vient par derrière, franchit le défilé au pas de charge et aux cris de *Vive l'Empereur !* La division Marchand poursuit l'ennemi sur la route de Lutzen, tandis que Brenier et Ricard passent le défilé à la tête de ces valeureuses recrues, qui se déploient et entrent en ligne de l'autre côté.

Mais déjà l'ennemi est en pleine déroute et l'affaire est décidée. Le gros de l'armée française suivit la route de Lutzen.

## A NOUS DEUX MAINTENANT

Au bruit du canon de Pozerna, le prince Eugène s'était vivement porté sur la droite.

La division que le général Roguet ramenait à Napoléon se composait de troupes de la vieille garde qui avait fait la campagne d'hiver : c'était l'élite de la grande armée. La jonction s'opéra, et les vétérans de Moscou tendirent la main aux conscrits de Paris.

Au bivouac

Dès le même soir, les grognards prirent les postes d'honneur autour d'une maison déserte où Napoléon établit son quartier-général. La jeune garde dressa ses bivouacs en avant de la pyramide de Gustave-Adolphe, près de laquelle Napoléon fit placer des sentinelles pour préserver de la hache des sapeurs les peupliers qui ombrageaient ce monument funèbre.

Sur les deux heures de la nuit, l'aide-de-camp de service prévint Napoléon qu'un aide-de-camp du vice-roi venait d'arriver au gartier-général. C'était le comte de Cornaro. Il le trouva occupé à signer le travail que chacun des ministres lui avait expédié de Paris.

Le baron Fain avait devant lui plusieurs portefeuilles ouverts dans lesquels il remettait chaque pièce aussitôt que Napoléon en avait pris rapidement connaissance, car il ne signait jamais aucun papier sans l'avoir lu ; — puis, lorsqu'il eut congédié son secrétaire, il dit à l'aide-de-camp du prince :